

ROYAL BAKING POWDER

Absolument pur.

Poudre faite avec la crème de tartre de raïm pur.

A la Commission de la marine marchande et des pêcheries.

Washington, 10 janvier.—Des représentants éminents des intérêts de la navigation américaine ont été entendus aujourd'hui par les membres de la commission de la marine marchande et des pêcheries de la Chambre des Représentants, au sujet du projet de loi déposé au Sénat par M. Hanna et à la Chambre par M. Payne, projet tendant à développer le trafic et à augmenter le commerce étranger des Etats-Unis, et à préparer des croiseurs auxiliaires, des transports et des marins pour l'usage du gouvernement en cas de nécessité.

La clause principale du projet de loi est celle qui établit des subventions gradées basées sur le tonnage et le service.

Parmi ceux qui ont été entendus se trouvaient l'ex-sénateur Edmunds, du Vermont, le président Cincinno, de la Compagnie internationale de navigation, Edward E. Sherwood, secrétaire de la Bourse maritime de Philadelphie, le commissaire de la navigation Chamberlain, Arthur Sewall, du Maine, et le président Hyde, des Bath Iron Works.

Rapport du Général Otis.

Washington, 10 janvier.—Le département de la guerre a reçu du général Otis le rapport suivant, sur la mortalité dans ses troupes :

Manille, 10 janvier.—1er janvier, Arthur Sanders, simple soldat compagnie C. 18e d'infanterie, diphtérie; 3 janvier, Bert Cornett, simple soldat, compagnie E, 20e de la Kansas, petite vérole; 4 janvier, Harlan E. McWay, capitaine au département médical, fièvre typhoïde; 5 janvier, Harry Archbold, soldat, compagnie M. 1er Montana, typhoïde; Gilbert C. Perrine, soldat, compagnie D. 18e Minnesota, petite vérole; Wm H. Bass, soldat, compagnie F. 20e Kansas, petite vérole; 6 janvier, Ch. Beiser, sergent, compagnie K, 4e cavalerie, dysentérie.

Inauguration du gouverneur du Colorado.

Denver, Colorado, 10 janvier.—Chas. S. Thomas, démocrate, a été inauguré gouverneur du Colorado, aujourd'hui. Le serment d'office lui a été administré par le juge de la Cour suprême Campbell.

A cette occasion, le nouveau gouverneur a prononcé un discours, dans lequel il a fait de nombreuses et importantes recommandations à la législature.

Il a demandé que des garanties fassent fournies par les compagnies d'assurances étrangères à ceux qui s'assurent chez elles.

Il a attaqué vivement ce que l'on appelle les "trusts", les combinaisons de capitalistes qui arrivent à s'emparer du monopole de toutes les industries et gouvernent le commerce, la manufacture à leur guise et font la hausse et la baisse, suivant leurs fantaisies intéressées.

Il doit y avoir divorce complet entre les compagnies et l'Etat, comme entre l'Eglise et l'Etat. Il est temps d'en finir, a dit le gouverneur, avec cette situation devenue intolérable pour les masses laborieuses et canonnables. Le gouverneur demande, en terminant, la nomination d'un comité pour faire une enquête sur cet important sujet.



TOM SHARKEY.

VICTOIRE
—DE—
TOM SHARKEY.

Le "matelot" terrasse "Kid" McCoy à la dixième reprise.

NOMBREUSE ASSISTANCE AU CLUB LENOX.
—LES PARIS.

New York, 10 janvier.—Quand les portes du Club Athlétique de Lenox, à New York, se sont ouvertes ce soir, les approches en étaient gardées par des agents de police. Dès six heures les rues avoisinantes étaient patrouillées par des agents, de sorte que ceux qui avaient acheté leurs places d'avance n'ont éprouvé aucune difficulté pour entrer dans l'enceinte du Club.

A sept heures et demie il y avait cinq mille personnes dans la salle, et à huit heures il y en avait autant de milliers. A cette heure toutes les places dans le voisinage

de l'arène étaient occupées, et à en juger par les nombreux spectateurs présents on aurait pensé que tous ceux qui s'intéressent au cours de la Nouvelle-Orléans avaient possédé par une force magique, pris le train pour New York.

Les bookmakers, à la tête desquels se trouvait Joe Vendig, remplissaient la salle de leurs cris. Je parie mille dollars contre neuf cents sur McCoy, disait l'un; venez avec votre argent hurlait un autre, le "Kid" va gagner.

De nombreux paris ont été faits à la cote de neuf pour dix sur McCoy, mais peu de temps après l'argent des partisans de Sharkey a forcé les autres à ne plus offrir qu'égalité.

McCoy peut-il gagner la bataille? Telle était la question qu'on posait de toutes parts.

Sharkey peut terrasser le "Kid", disaient certains, mais laissez-nous voir comment ils vont se battre.

A une conférence préalable, il avait été décidé que Tim Hurst, l'arbitre officiel, déciderait ce qui constituerait un "clinch", ce qui a levé toute difficulté avant l'entrée des deux pugilistes dans l'arène.

Sharkey et McCoy sont entrés dans l'arène à dix heures 23 minutes.

Les seconds du premier étaient Tom O'Rourke, Tommy Ryan, de Syracuse, Geo. Dixon et Jack Dougherty.

Ceux de McCoy étaient Doc Payne, Con Reilly et Frank Erne.

Nate Fenton, de Buffalo, tenait



KID MCCOY.

SUR CHAQUE POT DE LA VERITABLE

Joseph Liebig

LA SIGNATURE CI DESSUS est d'un grand chimiste, Justus von Liebig. Elle est imprimée soigneusement.

Liebig COMPANY'S Extract of Beef.

L'extract de bœuf de la COMPAGNIE LIEBIG est d'une couleur brune pâle; a une faible odeur de sauce de bœuf grillé, et un délicat parfum, pas grossier. Il se dissout facilement, sans sédiment, ne transforme pas ce sel en bouillie, donne un parfum délicieux à toutes les sauces et soupes. Il se conserve partout.

Insistez pour avoir le véritable et évitez tout déceptionnement.

1 ja.—dix ser

Le Centenaire de l'achat de la Louisiane par les Etats-Unis.

St-Louis, Missouri, 10 janvier.—Des délégués de presque tous les Etats et territoires compris dans l'achat de la Louisiane par les Etats-Unis se sont réunis aujourd'hui à St-Louis, en réponse à une invitation du gouverneur Stephens, pour choisir l'endroit où sera célébré le centième anniversaire de cet événement historique.

Les délégués présents se sont prononcés, en majorité, pour St-Louis, malgré les efforts des délégués de la Nouvelle-Orléans.

A la séance du matin l'honorable John Fitzpatrick, de la Nouvelle-Brisbane, a été nommé président temporaire, et James Cox, de St-Louis, secrétaire.

Après la nomination des diverses commissions d'usage le suite de la séance a été remise au soir.

Par un vote unanime l'assemblée a alors désigné St-Louis pour l'exposition par laquelle sera célébré le centenaire de l'achat de la Louisiane en 1903.

Quatorze Etats et territoires des dix-sept du district acheté sont représentés. Le Washington, l'Idaho et le Territoire Indien n'ont pas envoyé de délégués. Quatre-vingt-trois délégués assistaient à la séance, et St-Louis a été désigné au premier tour de scrutin.

Les délégués se réuniront de nouveau demain.

Exposition à St-Louis en 1903.

Washington, 10 janvier.—Le sénateur Mason, de l'Illinois, a retenu l'attention de ses collègues pendant près d'une heure et demie par son discours à l'appui de sa résolution déclarant que les Etats-Unis n'entreprendront jamais de gouverner le peuple d'aucun pays sans son consentement.

A beaucoup de points de vue le discours de M. Mason est un des plus remarquables qui aient été prononcés au cours de la session actuelle.

Par son langage rude mais imagé M. Mason a commandé l'attention des sénateurs et des spectateurs des tribunes, de la première phrase de son discours à la dernière, une apostrophe à la Liberté.

A plusieurs reprises des applaudissements ont spontanément éclaté dans les tribunes, mais ils ont été promptement réprimés, à cause des règlements sévères du Sénat.

Ce n'est que plusieurs minutes après la péroraison de M. Mason que la séance a continué, à cause de la confusion créée par les nombreux sénateurs félicitant l'orateur M. Turley, de Tennessee, s'est opposé au projet de canal de Nicaragua.

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Côté des rues Dauphine et Bienville, à deux lieues de la rue du Canal, 5me District.

nov-92-1 an-mar. jan. dim

Arrivée du paquebot St-Paul à New York.

New York, 10 janvier.—Le paquebot St-Paul, de la ligne Américaine, parti de Southampton le premier janvier, est arrivé à la quarantaine de New York ce soir à six heures 30, après une traversée mouvementée et orageuse.

Une fissure dans la conduite principale de vapeur a fait réduire la pression, ce qui a causé un retard de quelques jours.

Le St Paul a amené aux Etats-Unis cent quatre-vingt-dix passagers.

L'arrestation de John Kennedy.

Kansas City, Missouri, 10 janvier.—John Kennedy, souvent soupçonné de participation à des vols commis dans des trains et jugé deux fois sous cette accusation, actuellement accusé de l'assassinat d'Emma Schumacher, une femme tenant un magasin d'épicerie, a été arrêté aujourd'hui à Kansas City. Il est accusé de complicité dans le vol commis dans un train de voyageurs de la ligne de Kansas City, Fort Scott et Memphis, près de Macomb, Missouri, dans la nuit de mardi dernier.

L'arrestation de Kennedy a eu lieu deux heures après qu'une agence de détectives eut inondé la ville de prospectus annonçant une récompense de \$500 pour son arrestation.

Cette récompense était offerte conjointement par la compagnie de chemin de fer et la Southern Express Company, dont le coffret a été dynamité par les voleurs.

Kennedy venait de rentrer à Kansas City. Son avocat prétend qu'il s'est rendu au Texas pour hypothéquer une ferme qu'il possède dans cet Etat.

La police dit que Kennedy est revenu à Kansas City pour voir une femme qu'il doit épouser.

Cinq hommes sont actuellement détenus à Mansfield, Missouri, pour complicité dans le vol de Macomb.

Les agents disent que trois individus ont fait des aveux et déclaré que Kennedy a été l'organisateur du vol et le chef de ceux qui l'ont exécuté.

Un des individus arrêtés, qui dit se nommer Jennings, est, passent les autorités, Bill Ryan, le vieux voleur qui fut autrefois membre de la fameuse bande commandée par Jesse et Frank James.

On a trouvé aujourd'hui des billets de banque d'un montant de \$234 cousus dans les habits de Jennings.

Elmer Byrum, un autre voleur, a dit aujourd'hui aux agents de police à quel endroit ils trouveraient \$500 et deux montres. L'argent et les montres ont été trouvés à l'endroit désigné.

Kennedy était en liberté sous caution pour le meurtre de la femme Schumacher.

Jesse James jeune, un fils du fameux bandit avec lequel Bill Ryan a commis de nombreux vols comparaitra devant la justice lundi prochain sous l'accusation de complicité dans un vol commis dans un train de la ligne du Missouri Pacifique à Leeds, Missouri, au mois de septembre dernier. Kennedy et le jeune James sont bons amis.

DERNIERE HEURE.

Ouverture des Chambres à Paris.

Paris, 10 janvier.—La réouverture des Chambres en France a eu lieu, aujourd'hui. Au Palais Bourbon, la Chambre des Députés était encombrée de spectateurs.

On s'attend à des séances orageuses. On prétend que le cabinet demandera un vote de confiance, qu'il ne l'obtiendra pas et tombera.

Toutes les rues qui aboutissent au Palais sont pleines de groupes qui discutent la situation avec animation. Toute la police est sur pied, ainsi que la garde républicaine.

La séance s'est ouverte à 2 heures 15 de l'après-midi, sous la présidence de M. Charles Boissac, républicain radical.

Dans son discours aux députés, M. Charles Boissac les a conjurés de mettre un terme à des divisions pénibles et dangereuses, de reprendre leur calme, leur confiance en eux-mêmes, et de soutenir énergiquement « notre vaillante armée », a-t-il dit.

La Chambre a ensuite réglé M. Dechanel président à une majorité de 325 contre 187 accordés à M. Brisson.

Après avoir élu ses autres officiers, elle s'est ajournée à jeudi.

C'est le sénateur Wallon, le plus ancien membre de l'assemblée, qui a ouvert la séance, au Sénat. Il a, dans son discours, déclaré qu'il ne fallait pas attribuer la situation actuelle en France à la constitution et que ce n'était pas le moment de convoquer une assemblée constituante.

Ouverture de la session du Reichstag.

Berlin, Allemagne, 10 janvier.—La session du Reichstag s'est ouverte aujourd'hui.

Le comte Von Posadowsky Wehner, ministre de l'intérieur et représentant du chancelier, a affirmé, en répondant à une interpellation, que la rumeur d'une disette de viande en Allemagne était dénuée de fondement. Il a ajouté que le prix du bœuf était au plus près le même que d'ordinaire, mais que le prix de la viande de porc avait augmenté d'une façon notable en quelques endroits. Néanmoins, le secrétaire a fait observer que les approvisionnements de viande augmentaient en rapport avec les demandes, que l'importation n'était pas nécessaire.

Les bestiaux sont en nombre suffisant pour satisfaire à toutes les demandes, a dit le ministre de l'intérieur, et les mesures de prohibition prises contre l'importation doivent conséquemment être maintenues afin de prévenir l'introduction de maladies.

Nominations sanctionnées.

Washington, 10 janvier.—Le Sénat des Etats-Unis a sanctionné aujourd'hui les nominations suivantes dans le service des postes faites par le Président.

Directeurs de Bureaux de postes en Louisiane:

P. de Manade, à Lafayette; R. P. Hunter, à Alexandria; J. R. G. Pitkin, à la Nouvelle-Orléans; G. J. Reiley, à Clifton.

Feuilleton

—DE—

L'Abéille de la N. O.

Commencé le 2 Déc. 1908

LE COLLIER D'ÉMERAUDES.

PAR EDMOND FORCHER.

SECONDE PARTIE.

L'HYPNOTISEE.

VII

Suite

Pascal, après avoir quelque temps donné des leçons particulières dans le quartier, était maintenant professeur dans une institution voisine, où il ensei-

gnait aux plus jeunes élèves les notions de la physique, de la chimie et de l'histoire naturelle.

Roland n'eut pas de peine à comprendre combien ce maigre emploi pesait au jeune homme. Il n'avait jamais eu, ainsi, l'occasion de causer longuement, en tête à tête, avec le frère de Marthe.

Puis, à la villa des Roses, il avait toujours cru remarquer, dans l'attitude de Pascal, un certain embarras. Il n'en avait pas été surpris, ayant deviné l'amour que le jeune homme éprouvait pour Geneviève.

Là, dans l'appartement de la rue Saint-Jacques, au milieu de tous ces meubles familiers, Pascal semblait plus à son aise. Sa contenance était moins raide qu'à Tours; il n'était plus irritablement sanglé dans la gaine d'une correcte jaquette noire. Il portait un simple veston; sa cravate était négligemment nouée; et, peu à peu, non sans étonnement, Roland voyait se dévoiler à ses yeux un second Pascal, non plus impassible et flegmatique comme celui qu'il connaissait, mais au contraire nouveau, vibrant, les yeux traversés d'éclairs.

Il avait trouvé tout naturel que le Pascal de la villa des Roses, froid et maître de lui, s'inclinait silencieusement devant la décision de Geneviève, sans même laisser paraître la souffrance de sa passion refoulée.

Le Pascal de la rue Saint-Jacques ne devait pas accepter aussi facilement une défaite. Celui-ci devait avoir, sous son teint mat, un sang bouillonnant. Il devait lutter, lutter jusqu'au bout.

Et Roland, tout surpris de ces réflexions qui lui venaient, sentait une gêne insurmontable s'appesantir en lui.

Pascal soupçonna sans doute ce qui se passait dans l'esprit de son interlocuteur: il changea aussitôt d'attitude.

Les deux jeunes gens allèrent dîner ensemble dans un restaurant du boulevard Saint-Michel. Avant de descendre de son appartement, Pascal entra dans sa chambre à coucher, où il resta quelques minutes.

Quand il reparut, il avait revêtu la jaquette noire et le chapeau haut de forme qu'il portait à Tours. Un rigide plastron avait remplacé la cravate flottante.

Pendant tout le repas, Roland ne retrouvait pas un seul instant l'impression qu'il avait ressentie rue Saint-Jacques. Il n'avait bien, en face de lui, à cette table de restaurant, que le Pascal Andréolle grave, raide, un peu triste, de la villa des Roses.

Le soir, une fois rentré dans son hôtel, il se reprocha comme une injustice les pensées qu'il avait eues dans l'appartement de Pascal. Oh! allait-il chercher de semblables subtilités?...

Quoi! Il tombait à l'improviste sur Pascal au moment où le jeune homme venait d'accomplir une journée d'ingrat labeur, parmi des écoliers peut-être hostiles, sûrement indisciplinés... Et il s'étonnait de ne pas le trouver aussi calme et aussi serein qu'il l'avait vu quelques jours auparavant dans le salou du colonel Andréolle!

Roland s'efforçait en vain de penser à autre chose. L'image de Pascal l'obsédait si tyranniquement qu'elle chassait de ses yeux la douce vision de Geneviève.

Il passa une nuit agitée. Il dormit peu. Les quelques heures de sommeil qu'il eut furent troublées de cauchemars.

Le mardi matin, quand il s'éveilla, il se sentit la tête lourde. Les ablutions à grande eau lui dégagèrent un peu le cerveau; mais, quand il mit le pied dans la rue, il fut tellement saisi par l'air vif, qu'il pensa défaillir.

Néanmoins il se raffermir.

Il devait absolument terminer ses affaires au plus tôt pour reprendre enfin le chemin de la coquette villa perchée sur le coiffeau de Saint-Symphorien, où il avait laissé toute son âme.

Après de longues attentes dans de tristes antichambres, il put parler au lieutenant-colonel dont il sollicitait la protection.

Il eut avec lui une conférence de plus d'une heure, et se retira pleinement satisfait. Il n'aurait

pas maintenant qu'à présenter sa demande par la filière hiérarchique. Il pouvait être tranquille: elle recevrait bon accueil.

Lorsque Roland quitta l'office supérieur, six heures du soir étaient déjà sonnées.

Il prit un fiacre, se fit conduire chez Saint-Gal où il ne resta que quelques instants, et monta ensuite chez Pascal.

Il était temps qu'il arrivât rue Saint-Jacques. Le cahotement de la voiture l'avait étourdi; il eut de la peine à graver les deux étages.

Pascal remarqua sa pâleur.

—Vous avez tort, vraiment, monsieur Roland, de vouloir partir ce soir.

—Aucune considération ne pourrait me décider à rester à Paris. Je dois rentrer coucher à Orléans, et j'ai promis à Geneviève d'être demain à Tours.

—Vous n'avez pas encore dîné?

—Non. Je dînerai dans le premier restaurant venu, auprès de la gare.

—Reposez-vous au moins quelques minutes....

—Je vous remercie, monsieur Pascal. Je viens de faire un assez long trajet en voiture. J'en suis tout alourdi. La gare n'est pas très éloignée. Je préfère m'y rendre à pied.

—Souffrez comme vous l'êtes encore, la marche va vous fatiguer....

—Je pense, au contraire, que

l'air me rassérènera. J'aurai du reste toujours la faculté d'arrêter une voiture.

Pascal offrit à Roland d'aller le conduire.

—Non, merci, répondit Roland. Je vous suis environné de livres et de cahiers auxquels vous êtes en train de travailler. Je ne veux pas vous déranger plus longtemps.

Pascal insistait. Roland tint bon, et, pressé par l'heure, ne tarda pas à prendre congé du cousin de Geneviève.

La nuit était tombée.

Le lieutenant passa rapidement à son hôtel, puis, tournant le coin de la rue Toullier, remonta le large trottoir de la rue Soufflor.

Il avait devant lui le haut profil sombre du Panthéon.

La fraîcheur du dehors n'avait pas rétabli le calme dans son cerveau. Ses yeux, brouillés, étaient pleins d'ombres flottantes.

Il arriva près du Panthéon.

De minute en minute, son malaise grandissait. Il jugea alors qu'il ne pourrait accomplir son chemin à pied, et, se rappelant qu'il venait de dépasser, le long de l'Ecole de droit, une station de voitures, il voulut revenir en arrière.

Mais, tout d'un coup, un bourdonnement emplit ses oreilles; il sentit le sang se retirer de ses membres; la vague douleur de tête qu'il éprouvait se localisa

durement à ses tempes, serrées comme dans un implacable étau.

Tout tourna devant lui, et le sol manqua sous ses pas.

Il essaya, de ses mains angoissées, à se retenir au mur qu'il longeait. Mais ses ongles se retournèrent vainement sur la muraille unie.

Et, comme une masse, il s'affaissa sur le trottoir.

VIII

Sur le lit de Pascal, dans le petit logement de la rue Saint-Jacques, Roland était étendu, son col et son gilet débou-tonnés.

Deux jeunes gens étaient assis près de lui.

L'officier fit un mouvement. Il ouvrit les yeux.

Il vit, à son côté, vivement éclairées par la lueur d'une bougie placée sur la table de nuit, deux figures attentives.

Il reconnut Pascal.

Sa main exsangue esquissa, à l'adresse du frère de Marthe, un geste reconnaissant.

Pascal se leva:

—Comment vous trouvez-vous, monsieur Roland?

L'officier murmura:

—Bien, merci.

Peu à peu, les couleurs revenaient à ses joues. Il regardait avec insistance le jeune homme assis près de Pascal, un grand garçon de vingt-huit à trente ans, à la figure encadrée d'une